

ticles que je ne me rappelle pas. Les gens étaient portés à maltraiter M. Brown parce qu'ils croyaient qu'il cachait des armes. Je m'opposai énergiquement à cette violence et je leur dis que quiconque voudrait faire du mal aux prisonniers devrait d'abord passer sur mon cadavre avant de toucher à MM. Brown, Ellice, Bryson, Ross et les autres. Chevreuil était au nombre des plus ardents. Il me fit des menaces et me dit que je paraissais plus soucieux des intérêts des prisonniers que de ceux des rebelles. Il fut alors décidé d'envoyer les prisonniers à Châteauguay sous escorte et l'on me dit qu'il fallait pour cela prendre les chevaux de l'écurie de M. Ellice. Je leur dis que je m'y opposais, qu'on ne prendrait que les armes sans leur consentement et que si on ne leur fournissait des voitures pour eux et l'escorte, on irait à pied. M. Ellice consentit volontiers à nous laisser prendre des chevaux et des voitures.

(A suivre.)

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 10 avril 1881.

L'hiver s'est envolé comme un cauchemar de nos rêves. Poudré de blanc comme un marquis de l'ancien régime, enguirlandé de glaçons et de verglas, il est allé rejoindre ses devanciers dans Saturne ou Uranus.

Adieu ! ô la plus implacable des saisons ! adieu vieil hiver irascible dont le souffle fatal a fait couler nos larmes.

La mort, cette complice de tous nos maux, est venue à la rescousse : elle a achevé ce que l'autre avait si bien commencé.

Sous ses coups redoublés nous avons vu tomber nos enfants, nos vieux parents, nos amis ; les épis mûrs comme nos fleurs à peine écloses ont été fauchés impitoyablement.

En vain j'ai imploré cette terrible niveleuse ; elle s'est bouché les oreilles et m'a laissé crier !

Qu'on me pardonne donc cette tirade qui tombe de ma plume comme les larmes coulent de mes yeux :

O Mort perfide et lâche !
 Ainsi qu'un assassin tu frappes sans relâche,
 Stupidement ta faux avec férocité
 Moissonne nos amours, la vertu, la beauté.
 Ah ! combien sont tombés, pourvoyeuses d'a-
 [bîmes,
 De jeunes fronts charmants, des âmes magna-
 [nîmes,
 Des héros pleins de jours et d'amoureux Thé-
 [niers
 Qui pourrissent, hélas ! dans tes hideux char-
 [niers,
 Que d'enfants arrachés à l'amour d'une mère !
 — Ces fleurs de nos printemps, parfum trop éphé-
 [mère,
 Doux oiseaux qui riaient chantant un hymne à
 [Dieu,
 Chérubins envoyés jusqu'à nous du ciel bleu,
 Qui nous parlaient peut-être, une langue connue
 Au paradis terrestre et que l'homme a perdue—
 Ce sang de notre sang, ô mort, glacé par toi,
 Lorsque tant de Judas n'ont pas subi ta loi !

* * *

S'il y a un être que je déteste plus que la mort, c'est un mauvais médecin. Franchement, on devrait poursuivre ces faux docteurs qui nous tuent à coup d'ordonnances et de remèdes.

Les épidémies qui ont désolé New-York, l'hiver passé sont moins dangereuses qu'eux mêmes.

Autant j'estime et vénère un véritable homme de l'art autant je méprise le vil crétin, le méprisable charlatan qui nous fait avaler ses affreuses drogues sans nous guérir, en dépit du *codex* qu'il n'a jamais lu et du diagnostic qu'il ignorera toujours.

Le diagnostic, voilà ce qui fait le bon médecin.

Si celui qui vient vous tâter le pouls ne devine pas au premier coup d'œil ce que vous avez, soyez sûr que c'est un âne et traitez-le en conséquence.

Un de mes amis a fait mieux :

Voyant que son docteur voulait l'empoisonner avec ses remèdes, il a forcé celui-ci à les avaler en lui disant : prends-les ou je te tue ! Le disciple d'Esculape en est mort, mais par contre mon ami aujourd'hui se porte bien !

Il faut certainement se défier de celui qui exerce la médecine sans diplôme ; mais, règle générale, un médecin maladroît en a toujours un et même deux.

Un diplôme ne prouve souvent rien ; puisque, moyennant finance, le premier cuistre venu peut s'en procurer un.

Qui n'a pas entendu parler du célèbre Buchanan, lequel a plus fait de docteurs à lui tout seul que plusieurs académies !

Voilà un gaillard qui avait bien compris son siècle et le pays qu'il habitait.

Mais aujourd'hui son étoile a pâli, il est poursuivi sans relâche par ceux qui ont bénéficié de ses fraudes et de ses infamies.

Le Barnum médical expie aujourd'hui sous les verroux ses actes passés et l'impossibilité ou il se trouve de prolonger les bénéfices de ses nombreux complices. Mais Buchanan s'est cruellement vengé en remettant à la justice toute la petite comptabilité qu'il tenait en partie double.

Il y a cinq mille noms dans ses livres ; parmi eux figurent les droguistes en gros de Philadelphie qui ont payé ses diplômes et une foule de médecins de toutes nationalités jugés *— dignuscintrare —* de par sa signature.

Mais sa signature ne suffisait pas et le spirituel saltimbanque du bistouri a raconté comment dans une certaine occasion trois professeurs de la faculté lui ont, moyennant cinq dollars la pièce, signé cinq cents diplômes et comment un certain consul espagnol les certifiât pour la bagatelle de trois piastres chacun. Ses aveux vont plus loin, preuves en main, on pénètre avec lui dans les turpitudes les plus honteuses, depuis les remèdes soi-disant infaillibles jusqu'aux voleurs de cadavres de Blackley—Almsouse et l'on constate enfin, pour compléter ce tableau, que vingt mille de ses diplômes se promènent en Amérique et quarante mille en Europe !

Aussi lorsque je rencontre un de ces faux docteurs qui dissimule son regard derrière une paire de lunettes j'en frémis de la racine des cheveux jusqu'aux talons de mes bottes. Lorsque j'aperçois son bistouri il me semble que c'est le couteau à scalper des Indiens, si je le frôle en passant il se dégage de ses vêtements une vague odeur de poison qui me fait penser à la marquise de Brinvilliers ; enfin les pans d'habit qui s'agitent derrière lui, me fait l'effet d'une queue de reptile.

Autant nous devons estimer le véritable médecin qui a pâli sur les livres et qui a risqué sa vie mille fois pour sauver celle de ses semblables ; autant nous devons mépriser le faux docteur qui n'a risqué que la vie des autres.

Le premier est un bienfaiteur de l'humanité, le second n'est qu'un singe, un serpent à lunettes.

New-York est infesté de ces animaux nuisibles, on les rencontre à chaque pas. J'en connais un qui arrête les gens sur le trottoir pour leur tâter le pouls.

—Grand Dieu ! s'écrie le faux Esculape, que vous êtes pâle ce matin.

—Ciel ! que me dites-vous là !

—La vérité, madame. Je serais indigne de la confiance que l'on m'accorde si je ne vous disais pas que vous avez la fièvre.

—La fièvre ?

—Certainement, une fièvre bilio-gastro-inflammatoire.

Ah ! je suis perdue.

—Qui n'est que le commencement du typhus.

—Le typhus ?

—Complicé d'une congestion cérébrale.

—Ah ! M. le docteur, ayez pitié de moi !

—Alors suivez-moi dans mon office, je vais essayer d'arrêter la maladie qui se déclare.

—Arrêtez-la, je vous en supplie, s'écrie la malheureuse à demie morte de frayeur.

Une fois chez lui, ce coquin à diplôme lui fait avaler une drogue quelconque, lui fabrique une ordonnance très-compiquée, lui demande cinq dollars pour sa peine, et l'envoie ensuite chez son compère, l'apothicaire du coin, qui achève de la dépeuiller.

ANTHONY RALPH.

CURIEUSE

(ALBUM DE MA NIÈCE, ALICE E., QUATORZE ANS)

Tu sais que j'ai trois fois ton âge.
 (Par mes cheveux c'est quatre fois)
 Ce qui te semble un badinage
 Est pour moi fort gênant parfois.
 Il faudrait donc que je te dise
 Des vers que je fis autrefois
 Pour Antoinette... ou pour Elise....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
 Ne me demande pas cela !

Petite fille, si gentille,
 (Tu vois que la rime le veut)
 Ton esprit, qui toujours frétille,
 Ne m'embarrasse qu'un peu.
 Quoi ! te conter mes amourettes,
 L'histoire de mon premier feu....
 On la mettrait dans les gazettes !....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
 Autant parler à ton papa !

Je ne suis pas de ceux qui vantent
 "Le temps qui ne reviendra plus."
 Si les souvenirs nous enchantent
 Les regrets sont bien superflus.
 La nature se renouvelle....
 Que font les plaisirs disparus ?
 Après le soleil... la chandelle....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
 Sur quel ton grave je dis ça ?

Dans cet album, où je figure
 Pour rendre hommage à ta gaieté,
 Plus d'un couplet, je te le jure,
 Par tes yeux noirs sera dicté.
 Comment peindre la douce ivresse
 Qu'éprouve l'amour agité
 Devant ces marques de tendresse....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
 Ta mère te dira cela !

Suivons la pente de la vie.
 Suivons les bons instincts du cœur,
 Et que la jeunesse ravie
 S'épanouisse dans sa fleur.
 Plus tard, lorsqu'on sait le comprendre,
 Se présente un nouveau bonheur....
 Mais, sapristi ! je deviens tendre....

Ma chère enfant, oh ! la ! la ! la !
 Ton mari te dira cela.

BENJAMIN SULTE.

Avril 1881.

LOTÉRIE NATIONALE

L'idée si souvent exprimée par M. David dans L'OPINION PUBLIQUE de prélever de l'argent en faveur de la colonisation au moyen d'une loterie nationale calquée sur celle de la Louisiane, a fini par faire son chemin, en dépit des efforts faits par certaines feuilles pour l'étouffer. Le *Canada* annonçait, ces jours derniers, qu'une compagnie s'organisait à Québec pour la mettre à exécution.

" Il y a une foule de gens, dit le *Canadien*, qui envoient leur argent à la loterie de la Louisiane, plusieurs mille piastres dans Québec seul prennent ce chemin-là, mais le public canadien préférera prendre des billets dans cette loterie, parce qu'il y aura plusieurs gros lots à gagner, et pour beaucoup la chance de faire de l'argent, tout en favorisant la colonisation, par suite le développement assuré de notre beau pays."

LES EMBAUCHEURS

Un correspondant de Biddeford, Maine, écrit ce qui suit au *Travailleur*, de Worcester, Mass :

Le *Times* d'hier annonçait qu'un Canadien de cette ville s'était engagé à la "Pepperell" pour aller dans les paroisses du Canada faire le métier d'embauteur. Soyez donc assez bon de dire aux Canadiens que nous sommes assez nombreux ici et que si ce monsieur va les solliciter, ça ne sera que pour les amener dans la gêne. Le grand nombre de Canadiens qui s'entassaient dans nos petits villages fait baisser les gages, amène la pauvreté pour tous. Nous faisons le nom de ce monsieur par respect pour le nom canadien qu'il porte et qu'il va déshonorer, si ce que j'ai lu est le cas.

Que les journaux du Canada, qui ont à cœur l'intérêt de nos compatriotes, les mettent encore une fois en garde contre ces embauteurs.

Incorrections de langage relevées dans les journaux

Ne dites pas : le ministre demandait au parlement d'augmenter les taxes afin de rencontrer les dépenses ;—mais : afin de solder les dépenses.

On rencontre une personne, des difficultés, des obstacles, mais non des dépenses.

Ne dites pas : le gouvernement ne peut construire le chemin à l'entreprise.

Ne dites pas : il est peut-être douteux qu'on puisse donner toute la ligne à l'entreprise l'été prochain :—mais : il est douteux....

La première expression est d'une redondance inutile.

Ne dites pas : je crois qu'on me permettra peut-être d'ajouter une observation ;—mais : je crois qu'on me permettra d'ajouter une observation ;—ou bien : on me permettra peut-être d'ajouter une observation.

La première construction est redondante.

A l'expression : cinq mille tonneaux de rails, préférez celle-ci : cinq mille tonnes de rails.

On réserve le mot tonneau pour désigner une unité de contenance ou capacité (un mètre cube, soit une verge cube et 3 dixièmes, ou 220 gallons) ; le mot tonne désigne une unité de poids (le poids d'un tonneau d'eau, soit 1,000 kilogrammes ou 2,000 livres).

Ne parlez pas de dépenses à encourir, mais de dépenses à couvrir, à solder, à payer ; ou bien de frais à faire.

On encourt une peine, une sentence ; on encourt l'indignation d'une personne, sa disgrâce ; mais on n'encourt pas de dépenses ; on pourvoit aux dépenses, on y fait face....

Ne dites pas : nous avons ou nous allons annoncer un concours,—mais : nous avons annoncé un concours, ou nous allons l'annoncer.

La première forme est incorrecte, parce que nous avons appelle un participe, et nous allons réclame un infinitif.

(Courrier du Canada.)

A NOS ABONNES DE LA CAMPAGNE.

Notre agent M. Aymong visite en ce moment Ottawa et les paroisses sur le chemin de fer Q. M. O. et O. entre Ottawa et Hochelaga, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement. Nous espérons que les nombreux amis que nous comptons déjà dans les endroits que M. Aymong visitera voudront bien lui donner tous les renseignements et l'aide qui pourraient faciliter sa tâche et rendre sa propagande efficace. Nous comptons aussi que ceux qui nous doivent s'empresseront de régler avec lui sur présentation de leur compte, afin de lui épargner des courses et des dépenses inutiles.

L'ingratitude fait souvent naître la reconnaissance dans le cœur de ceux qu'elle a fait souffrir.

* *

Si la vie n'avait pas ses vicissitudes on ne pourrait pas en apprécier les joies.

* *

Le cœur est une source intarissable, on n'y puise jamais assez.

* *

L'homme est souvent le jouet des circonstances, il est plutôt ce qu'il peut que ce qu'il devrait être.

* *

La chaleur est au corps ce que le sentiment est à l'âme.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGill, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.